

morte, hélas ! Mais vous voilà, vous ; j'apprendrai au fils ce que je voulais dire à la mère.

En parlant, les yeux de Manette s'étaient fixés sur le pistolet que le jeune homme tenait encore. Elle devina aussitôt une partie de la vérité, et pensant que si elle était arrivée quelques minutes plus tard elle aurait trouvé un cadavre dans la chambre, elle se sentit frissonner des pieds à la tête.

Elle s'approcha de Maurice, lui saisit le bras et, sans qu'il fit aucune résistance, elle lui enleva le pistolet.

—Malheureux enfant, dit-elle d'une voix émue, pourquoi cette arme était-elle dans votre main ?

Maurice baissa la tête.

—Vous n'osez pas répondre, reprit-elle, vous avez honte d'avoir conçu une pensée criminelle. Ainsi, j'ai deviné, vous vouliez vous tuer ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Parce que je suis seul dans la vie, parce que je suis désespéré.

—La misère, n'est ce pas ? le manque de travail, le découragement... Vous avez essayé d'aplanir les difficultés qui se dressaient devant vous ; puis lassé de voir toujours les mêmes obstacles, vous vous êtes effrayé ; ne voulant plus marcher, vous avez dit : La mort mettra un terme à la lutte... Ah ! si grande que soit votre misère, si sombre que vous ait paru votre destinée, vous ne deviez pas manquer à ce point de courage. Vous n'avez pas pensé à Dieu et vous avez douté de tout. C'est mal, cela ?

Comme si elle eût eu l'habitude de manier des armes, elle désarma le pistolet et le glissa dans sa poche.

—Je ne vous ferai pas d'autres reproches, reprit-elle ; dans un instant, vous reconnaîtrez vous-même vos torts et vous direz que la créature la plus malheureuse et la plus abandonnée doit toujours espérer en Dieu et ne jamais douter de la Providence.

—Mais ne parlons plus de votre folie, assoyons nous et causons."

Le jeune homme s'étant assis, Manette se plaça en face de lui.

—D'après ce que m'a dit votre ami Georges Raynal, vous vous nommez Maurice Vermont ?

—Oui, madame.

—Avant son mariage, votre mère s'appelait bien Virginie Grandier ?

—Oui, madame.

—Savez-vous où vous êtes né ?

—A Levallois.

—C'est bien cela. Votre mère vous a-t-elle dit dans quel pays elle avait passé son enfance ?

—Elle m'a appris que, née à Paris, sa mère l'avait emmenée toute jeune à Amsterdam.

—Monsieur Maurice, ces réponses me suffisent, vous êtes celui que je cherche depuis tant d'années. Votre mère ne vous a-t-elle pas parlé quelquefois de son père, à elle, M. Grandier, qui était médecin ?

—Je sais que ma mère et ma grand'mère ont eu à peu près le même sort : le mari de l'une a disparu comme celui de l'autre, sans que jamais, depuis, on en ait entendu parler.

—Je ne suis pas venue pour vous parler de M. Vermont, votre père, que je n'ai pas connu. Mais il n'en est pas de même du docteur Grandier. Pendant trente années, j'ai vécu près de lui, partageant ses chagrins, ses douleurs et ses espérances. Il est mort aux Indes, entre mes bras, dans une petite ville appelée Djhenapour.

—Mais pendant ces trente années qu'il passa au Bengale, exerçant sa profession de médecin, Elisée Grandier n'a jamais cessé un instant de penser à sa fille. C'est pour cette enfant bien-aimée, qu'on lui avait enlevée, qu'il eût le courage de vivre et qu'il a travaillé. Dans un autre moment, monsieur, je vous raconterai l'histoire de votre grand-père, car il faut à la mémoire de cet homme de bien, trahi et méconnu, l'admiration et le respect de son petit-fils.

—Nous allions revenir en France tous les deux, —on venait de lui apprendre que sa fille, qu'il croyait à jamais perdue pour lui, demeurait au village de Levallois, —lorsque la mort le frappa presque subitement, comme un coup de foudre. Il n'eut que le temps de me dicter ses dernières volontés. Je revins en France, espérant pouvoir remplir la mission dont j'étais chargée. Mais votre

mère, abandonnée par son mari, ruinée, avait quitté Levallois, vous emportant dans ses bras sans dire à personne où elle allait.

—Ce que j'ai fait pour vous retrouver tous deux, je ne vous le dirai pas, ce serait trop long. Ah ! j'ai eu de cruelles déceptions et souvent je me suis sentie bien découragée. Hier encore je demandais si je ne devais pas renoncer à tout espoir, lorsque Georges Raynal prononça votre nom. Je l'interrogeai vivement et ses réponses ne me laissèrent aucun doute. J'avais enfin retrouvé l'enfant que je cherchais depuis si longtemps, le petit-fils du docteur Grandier. Aussitôt mon cœur fut inondé d'une joie immense.

—Le soir même, je me mis en route, et ce matin j'étais à Paris. Ah ! monsieur Maurice, je frémis en pensant que je pouvais arriver trop tard !... Mais Dieu veillait sur vous, il vous protégeait contre vous-même ; qu'il soit à jamais loué et béni !

—Je ne vous ai pas dit encore mon nom, continua-t-elle ; je m'appelle Manette Biron. Vous vous demandez, sans doute, pourquoi depuis longtemps je n'ai pas renoncé à vous chercher ? Vous le saurez en apprenant quelle mission m'a été confiée par le docteur Grandier.

—Je vous apporte l'espoir que vous n'aviez plus, la force et le courage que vous aviez perdus... Tout à l'heure vous étiez un des nombreux vaincus de la lutte contre la destinée, je vous apporte le triomphe. Vous aviez des illusions, elles se sont envolées ; je vais les remplacer par la réalité. Monsieur Maurice Vermont, vous êtes pauvre, je vous apporte la richesse !

Le jeune homme la regardait avec une sorte de stupeur. Il se demandait si vraiment il n'avait pas affaire à une pauvre insensée

Manette vit bien qu'il n'était guère convaincu.

—Mes paroles vous semblent étranges, reprit-elle en souriant, vous vous dites probablement que je suis bien vieille, bien chétive, bien peu de chose pour donner tout ce que je vous promets. Monsieur Maurice, ne voyez ni ma personne, ni mon costume, vous n'avez qu'à m'écouter.

—Depuis que je suis revenue en France, je suis restée dépositaire de votre fortune ; vous saurez bientôt comment j'ai cru devoir la gérer. Mon notaire, qui va devenir le vôtre, vous présentera mes comptes de gérance et j'espère que vous les approuverez. La plus grosse partie de votre fortune est en titres divers, valeurs industrielles et rentes sur l'Etat, déposés à la banque de France. J'ai aussi fait acheter pour vous, — et vous en deviendrez propriétaire par un acte de rétrocession, — trois belles fermes d'un excellent rapport, dont deux dépendent du domaine de Salerne. — Vous avez là un château avec un grand parc et des bois où vous pourrez vous donner le plaisir de la chasse, car le gibier y est abondant.

—Mais c'est donc vrai, tout ce que vous me dites ? s'écria le jeune homme complètement ébloui et d'une voix haletante.

—Rien n'est plus réel, monsieur Maurice.

—Ainsi, ce n'est pas un rêve que je fais, ce n'est pas une épreuve à laquelle vous voulez me soumettre, je ne sais dans quel but ?...

—Les jours d'épreuve sont passés, répondit Manette avec un doux sourire.

—Non, non, murmura Maurice, je ne puis croire cela : c'est une histoire des *Mille et une Nuits*.

—Vraiment, fit Manette en riant, il y a de la ressemblance ; mais vous n'ignorez pas, monsieur Maurice, que l'Inde est cette contrée merveilleuse où l'on crée les contes arabes.

—Vous m'excuserez d'avoir eu l'air de douter ; tout cela est tellement extraordinaire, je m'attendais si peu !... Mais vous êtes donc un bon génie, une fée ?

—Oui, répondit-elle très émue, pour vous, Maurice, mon cher enfant, et pour tous ceux que vous aimez, je veux être un bon génie, une fée, comme vous dites.

—Enfin c'est la vérité, ces fermes, ce château... —Tout cela existe. En ce moment, d'après les ordres que j'ai donnés, on se prépare à vous recevoir au château. Comme rien ne peut vous retenir à Paris, demain nous serons à Salerne. Je ne puis vous dire exactement quel est le chiffre de votre fortune ; mais vous êtes six ou sept fois million-

—Six, sept millions ! exclama Maurice.

Manette se leva.

—Allons, Maurice, dit-elle, venez.

—Vous m'emmenez donc ?

—Sans doute, ne devons nous pas être demain à Salerne ?

Un moment de silence succéda à ces paroles.

Le regard de Maurice errait autour de la chambre comme s'il eût cherché quelque chose. Peut-être pensait-il à Georgette.

—Si vous avez quelque chose ici que vous désirez emporter, reprit Manette, prenez-le tout de suite, car vous n'aurez pas le temps de revenir. Nous n'avons que le temps nécessaire pour la visite que nous devons au notaire et vous acheter plusieurs choses qui vous sont indispensables.

—Je suis prêt à vous suivre, dit Maurice, en prenant son chapeau.

Et il jeta un dernier regard sur son pauvre mobilier.

—Oh ! vous pouvez l'abandonner sans regret, lui dit Manette avec un bon sourire ; vous en trouverez d'autres qui vous feront facilement oublier celui-ci. Mais ne perdons plus une minute, partons, continua-t-elle ; vous allez fermer votre chambre et vous remettrez la clef à votre concierge.

Un instant après, la vieille Manette et Maurice Vermont descendaient rapidement vers le centre de la ville, dans un coupé de remise.

## XII

Si Manette Biron avait pu se douter qu'en restant une heure de plus dans la chambre de Maurice elle aurait retrouvé Georgette, elle eût été moins pressée de courir chez son notaire et de reprendre le chemin des Ardennes. Mais il y a des événements qu'une implacable fatalité semble diriger.

Hélas ! ce que la rebouteuse des Huttes avait prédit sept ans auparavant devait s'accomplir. Elle avait dit :

—Tu seras soumise aux plus cruelles épreuves ; c'est par le cœur que tu souffriras ; il sera meurtri, déchiré, désespéré... Tu seras trahi, abandonné ; tu verseras toutes les larmes de tes yeux !

Le malheur allait fondre sur Georgette et la frapper de ses coups les plus terribles.

Bien qu'elle ne fût pas encore remise de son indisposition et qu'elle se sentit toujours très faible, voulant à tout prix voir Maurice, Georgette sortit de chez Albertine un peu avant midi pour se rendre à Montmartre. Elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait trop préjugé de ses forces. Mais elle s'était dit : j'irai, et elle demanda à sa volonté de soutenir sa faiblesse. Toutefois, elle marcha lentement, avec peine, et fut obligée, souvent, de se reposer sur les bancs du boulevard.

Il était plus de deux heures lorsqu'elle arriva enfin rue Durantin.

—Si Maurice n'est pas chez lui, pensait-elle, je monterai tout de même dans sa chambre et je me reposerai en l'attendant.

Elle entra chez la concierge. Celle-ci ne put retenir une exclamation en la voyant.

—Mon Dieu, dit-elle, comme vous êtes changée, mademoiselle ! Vous êtes malade bien sûr !

—Hier et toute la nuit j'ai été très souffrante, répondit Georgette ; maintenant je me sens mieux.

—On ne le dirait pas, car vous vous soutenez à peine. Tenez, voilà une chaise, asseyez-vous.

—Merci, dit Georgette, se laissant tomber sur le siège ; c'est une grande faiblesse dans les jambes. M. Maurice est-il chez lui ?

—Si vous étiez arrivée une heure plus tôt vous l'auriez trouvé. Il est sorti avec une vieille dame

qui est venue le demander. Hier, toute la journée et une partie de la nuit, il vous a attendue : je vous assure qu'il était très inquiet, le pauvre garçon !

—Il est bien sorti vingt fois, et il ne s'écoula pas une demi-heure sans qu'il reparût pour me demander si vous étiez venue en son absence.

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois reçoit gratuitement tout ce qui a paru du présent leton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.